PELISSON,

OU

C'EST LE DIABLE,

COMÉDIE ANECDOTIQUE,

EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES.

Par MM. PHILIDOR et JACQUELIN.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, sur le Théâtre Montansier, le 18 avril 1807.

Prix : 20 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1807.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Paul PELISSON, Secrétaire de Fouquet, Surintendant des finances, d'une extrême laideur. *M. Cazot.*

GIRAUT, Peintre. *M. Bosquier-Gavaudan.*

Mad. ROBERT, veuve d'un Procureur. *Mad. Barroyer.*

HORTENSE, sa nièce. *Mad. Linville.*

BRITISH MUSEUM

La Scène se passe à Paris, sous le regne de Louis XIV, et le Théâtre représente un sallon.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

La Musique de cette pièce se trouve chez M. *Gilbert*, chef d'Orchestre du Théâtre, rue de la Vrillière, n. 4.

Digitized by Google

PELISSON.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame ROBERT, HORTENSE.

Mad. ROBERT.

Oui, mademoiselle, je le veux et cela sera.

HORTENSE.

Mais, ma tante, monsieur Pelisson....

Mad. ROBERT.

Je ne le connais ni ne veux le connaître.

HORTENSE.

Et moi je m'applaudis beaucoup de l'avoir rencontré l'été dernier à la campagne : il ne m'a fallu qu'un instant pour apprécier tout son mérite.

Mad. ROBERT.

Je sais qu'il a dans le monde la réputation d'un grand talent ; je sais que vous l'aimez ; je sais que vous voudriez le revoir.

HORTENSE.

N'est-ce pas bien naturel ?

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Il est poli, généreux et sincère,
Doux sans faiblesse, et fier sans être haut ;
Pour l'esprit et le caractère,
Pelisson n'a pas un défaut ; (*bis.*)
Pour sa bonté partout on le renomme.

Mad. ROBERT.

L'amour lui prête des appas ;
Mais après tout votre amant est un homme....

HORTENSE.

Je ne m'en plaindrai pas. (*bis.*)

Mad. ROBERT.

Au reste, il sera bien fin s'il découvre notre nouvelle demeure. Je n'aime pas les gens d'esprit, mademoiselle, et vous épouserez un procureur !

HORTENSE.

Air *du Maître d'école.*

Ma tante, contre les poètes
Pourquoi tant de sévérité !

Mad. ROBERT.

Leurs feux ne sont que des bluettes.
Et leur esprit est emprunté ;

Digitized by Google

Piller, voilà leur loi constante :
Bien voler, c'est l'art d'un auteur.

HORTENSE.

Mais alors, pourquoi-donc, ma tante,
Préférez-vous un procureur ?

Mad. ROBERT.

Il y en a d'honnêtes, mademoiselle ; feu mon mari l'était. Ce pauvre M. Robert avait toute la confiance de M. le surintendant Fouquet, que chacun abandonne maintenant qu'il est malheureux, jusqu'à ce M. Pelisson, son secrétaire et son ami.

HORTENSE.

Cela est impossible.

Mad. ROBERT, *prenant un journal.*

Lisez plutôt la Chronique de Paris. « M. Pelisson s'est » déclaré lui-même l'accusateur du surintendant Fou- » quet, et il a dû lui être confronté ce matin à la Bastille. »

HORTENSE.

C'est une imposture.

Mad. ROBERT.

Vous le jugez trop bien.

Air *du vaudeville de l'Opéra Comique.*

Pelisson ressemble aux amis
Dont la foule, hélas ! est commune,
Auprès des Grands, flatteurs soumis,
Autant que dure la fortune ;
Mais en dépit de leurs discours,
Ce sont des oiseaux de passage
Qu'attirent les premiers beaux jours,
Et que voit fuir l'orage.

HORTENSE.

Non, ma tante ; celui qui dans ses écrits a si bien peint les vertus des autres, n'a pu en un jour démentir les siennes.

Mad. ROBERT.

Vous le voulez, n'en parlons plus. J'irai moi-même à la Chancellerie, je m'intéresse trop à l'illustre Fouquet pour laisser à d'autres le soin de m'instruire.

HORTENSE.

Cette affaire vous occupe tellement que vous ne songez pas à délivrer votre prisonnier.

Mad. ROBERT.

Comment ! mon prisonnier ?

HORTENSE.

Eh oui ! le peintre Giraut que vous avez enfermé chez lui pour le forcer à travailler.

Digitized by Google

Mad. ROBERT.

Tu m'y fais penser.

HORTENSE.

Singulier moyen que vous employez envers votre locataire.

Mad. ROBERT.

Il me doit trois ans de loyer. Je ne réclame pour paiement qu'un tableau; il ne demande que quinze jours pour le faire : six mois s'écoulent, et le tableau n'est pas achevé.

Air : *Frère Jean à la cuisine.*

C'est en vain que je le presse,
Le jour à peine a-t-il lui
Que, crac, mon homme s'empresse
De décamper de chez lui;
Jusqu'ici,
Sans souci,
Ce peintre vraiment habile
Oublie, en courant la ville,
Que son loyer court aussi.

HORTENSE.

Vous y songez pour lui.

Mad. ROBERT.

Eh bien! malgré mes précautions, je parie qu'au lieu de travailler, il s'amuse à boire ou à dormir.

SCÈNE II.

Les Mêmes, GIRAUT, *en robe de chambre et en petit bonnet vert.* [*Costume burlesque.*]

Mad. ROBERT.

Par où diable êtes-vous sorti?

GIRAUT.

Par ma lucarne.

Mad. ROBERT.

Comment! au risque de vous casser le cou?

GIRAUT.

Il y a un Dieu pour les peintres.

Mad. ROBERT.

Vous voulez dire pour les ivrognes.

GIRAUT.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Des beaux arts blamez-vous l'ivresse!

Digitized by Google

Mad. ROBERT.

Non, mais l'ivresse de Bachus.
Elle entretient votre paresse
Et rend vos talens superflus.

GIRAUT.

Bientôt je veux que l'on me juge,
Qu'on me place près du Poussin !
Comme lui je peins un Déluge !

Mad. ROBERT.

C'est donc un Déluge de vin.

GIRAUT.

Je vous montrerai quelque jour toutes les richesses de mon attelier.

Air : *Mon père était pot.*

J'ai peint des lacs, j'ai peint des bois,
J'ai peint des dromadaires,
J'ai peint des dieux, j'ai peint des rois
Et j'ai peint des bergères :
J'ai peint des magots;
Dans d'autres tableaux
Quelques Venus sont peintes;
J'ai peint des lapins,
J'ai peint des sapins,
J'ai peint jusqu'à des pintes.

Mad. ROBERT.

Et toujours d'après nature.

GIRAUT.

Vous verrez mes batailles de Louis XIV, que M. Pelisson a si bien décrites. Vous avez du goût, vous en serez contente.

Mad. ROBERT.

Je le serais davantage si vous vous occupiez de mes Tentations.

HORTENSE.

Ma tante, vous voulez parler de celles de St.-Antoine.

GIRAUT.

La beauté à laquelle il résiste n'est pas mal du tout; cela n'est pas étonnant, avec un pareil modèle.

Mad. ROBERT.

Monsieur, je vous remercie.... pour ma nièce.

GIRAUT.

Je suis assez content de mes diablotins; c'est mon diable en chef qui m'embarrasse.

Mad. ROBERT.

Comment êtes-vous embarrassé ?

Digitized by Google

Air : *Tarare Pompon.*

Peindre un diable, vraiment,
Rien n'est moins difficile.
Et pour un peintre habile,
Ce n'est qu'un jeu d'enfant.
Pour qu'un succès durable
Couronne ses efforts,
Il doit avoir le diable
Au corps.

GIRAUT.

Ce n'est pas là ce qui me manque.

Mad. ROBERT.

Vous ne trouvez donc pas le diable assez expressif dans la gravure de Callot.

GIRAUT.

Je veux que ses grimaces soient plus prononcées ; la tête ! sur-tout, la tête ! Je veux qu'on recule en la voyant.

Mad. ROBERT.

Je tâcherai de vous trouver un modèle.

GIRAUT.

Faites cela pour vous... et pour moi.

Mad. ROBERT.

Je sors pour m'occuper du malheureux Fouquet.

GIRAUT.

Vous avez raison, c'était le protecteur des beaux-arts.

Mad. ROBERT.

Il n'est point coupable, et les calomnies de M. Pelisson ne prouveront rien.

GIRAUT.

Un moment. Avec votre permission, madame Robert, je m'établis dans votre appartement.

Mad. ROBERT.

Pourquoi donc cela ?

GIRAUT.

J'aurai l'honneur de vous faire observer que le mien ne peut contenir que jusqu'à la concurrence de deux personnes ; mademoiselle votre nièce, le diable et moi, nous voilà déjà trois, et pour peu que vous veniez voir si votre tableau va bien....

Mad. ROBERT.

Allons, il faut se prêter à votre fantaisie. Apportez donc ici votre chevalet ; moi, je sors pour m'occuper encore de vous.

GIRAUT.

C'est-à-dire, du diable.

Digitized by Google

Mad. ROBERT.

Air *du Vaudeville de Gille en deuil.*

En vous laissant auprès d'Hortense,
En cédant à votre desir,
Je vous prouve ma confiance;
Ne m'en faites pas repentir.

GIRAUT.

Vous ne regardez que ses charmes,
Alors je conçois votre effroi;
Mais, pour dissiper vos allarmes,
Un seul moment regardez-moi.

ENSEMBLE.

Mad. ROBERT.

En vous laissant auprès d'Hortense,
En cédant à votre desir,
Je vous prouve ma confiance;
Ne m'en faites pas repentir.

GIRAUT.

En me laissant auprès d'Hortense,
En comblant ici mon desir,
Jamais de votre confiance
Vous n'aurez à vous repentir.

HORTENSE.

Un jour entier auprès d'Hortense
Qu'il reste, si c'est son desir,
Jamais de votre confiance
Vous n'aurez à vous repentir.

GIRAUT.

Je vous conduis jusqu'à la porte.

Mad. ROBERT.

Non.

GIRAUT.

Je sais ce que je vous doi.

Mad. ROBERT.

Mais vous vous arrangez de sorte
Que je le sais bien mieux, ma foi.

GIRAUT.

Un moment je vous quitte, Hortense,
Trop galant pour ne pas sortir;
Je vous laisse au moins l'assurance
Que vous me verrez revenir.

ENSEMBLE.

Mad. ROBERT.

A votre tableau, près d'Hortense,
Travaillez suivant mon desir:
Avec moi, j'ai quelqu'espérance
Qu'ici le diable va venir.

HORTENSE.

Sans me plaindre de son absence
De ces lieux je le vois sortir:
Avec son cœur, du moins Hortense
Un moment peut s'entretenir.

Digitized by Google

SCENE III.

HORTENSE, *seule.*

Quel ridicule personnage ! Ma tante paraît assez mal disposée pour Pelisson : je dois excuser cette prévention. Elle croit qu'il a trahi son bienfaiteur. Il en est incapable : la poesie élève l'âme et la met à l'abri d'une bassesse ; mon amant est poète, et je sens que je l'en aime davantage.

Air : *Polonaise du Concert interrompu.*

Fille des dieux, l'aimable Poésie
Charme nos sens, électrise nos cœurs,
Et, pour orner la route de la vie,
Tous les jours fait naître des fleurs.

Par vos chansons toujours nouvelles,
Tibulle, Ovide, aux vrais amans
Vous avez fait chérir vos Belles
Dans vos écrits, vainqueurs du tems.

Oui, l'Amour nous a transmis tous leurs noms sur ses ailes.

J'entends (*ter.*) ta voix, aimable Poésie,
Chanter l'Amour, célébrer la Beauté ;
Sans tes accens, et Corine et Délie
N'auraient pas l'immortalité.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tout le monde parle de la laideur de Pelisson. Mademoiselle de Scudery prétend qu'il abuse de la permission d'être laid ; mais je ne m'en suis pas encore apperçue.

SCÈNE IV.

HORTENSE, PELISSON.

PELISSON, *entrant sur la pointe du pied.*

Hortense ! Hortense !

HORTENSE.

C'est vous, Pelisson ! Comment avez-vous fait pour découvrir notre nouvelle demeure ?

Digitized by Google

PELISSON.

Air *du Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Lorsque sur l'océan perfide
Le voyageur flotte incertain,
La boussole qu'il prend pour guide
Lui fait retrouver son chemin.
Ainsi d'une flamme amoureuse
Notre cœur suit le doux aimant,
Et la tendresse ingénieuse
Est la boussole d'un amant.

HORTENSE.

Mais enfin qui vous a instruit?

PELISSON.

Madame Dorimon, chez laquelle j'ai eu le bonheur de vous connaître, vient de m'apprendre que votre tante vous a reléguée dans ce quartier, pour vous soustraire à mes poursuites.

HORTENSE.

Que voulez-vous? elle est folle de tableaux; mais elle déteste les vers, les poëtes et les gens d'esprit.

PELISSON.

En n'aimant que les sots, elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis.

HORTENSE.

Air *des Fleurettes.*

Mais moi je suis constante,
Et mon cœur vous chérit;
Quoi qu'en dise ma tante,
J'aime les gens d'esprit.

PELISSON.

C'est qu'un précepte suprême
Vous a dit, j'en suis certain,
Qu'il faut aimer son prochain
Comme soi-même.

HORTENSE.

Voilà pourquoi vous adressez vos épitres amoureuses à Mademoiselle de Scudery.

PELISSON.

C'est la Sapho moderne.

HORTENSE.

Air: *Servantes, quittez vos paniers.*

Le desir de suivre Apollon
Dès le matin l'éveille,

Digitized by Google

Dixième muse est le surnom
D'une Sapho pareille.

PELISSON.

C'est très-possible ; mais, hélas !
Pour la figure et les appas,
La dixième muse n'est pas
La huitième merveille.

HORTENSE.

Allons, ne détruisez pas l'autel où vous avez brûlé l'encens....

PELISSON.

De la reconnaissance ; car, jusqu'ici aucune femme, excepté mademoiselle de Scudery, n'avait eu le courage d'accepter mes vœux.

HORTENSE.

Aucune femme ne vous voyait donc des mêmes yeux que moi.

PELISSON.

C'est justement lorsque les dames me regardent qu'elles ne m'aiment pas, aussi mon parti est pris ; et, si jamais votre tante m'accuse de séduction, pour toute defense, je demanderai que mon portrait soit déposé au greffe.

HORTENSE.

Ce n'est pas de séduction qu'elle vous accuse.

PELISSON.

Aurait-elle un reproche plus sérieux à me faire ?

HORTENSE.

Elle vous suppose capable d'avoir trahi le surintendant ! Elle va jusqu'à dire que vous-même avez accusé le malheureux Fouquet !

PELISSON.

Air. : *L'Immortalité.*

Moi, l'accuser ! quand sa grande âme,
Prevenant jusqu'à mes souhaits,
De mes jours embellit la trame
Et me combla de ses bienfaits.
Envain plus d'un soupçon l'accable,
Fouquet, au fond de sa prison,
Pour l'univers fût-il coupable ?
Est innocent pour Pelisson.

HORTENSE.

Je vous estime trop pour vous soupçonner ; mais il faut vous justifier auprès de ma tante.

PELISSON.

J'y parviendrai plus tard, n'en doutez pas.

Digitized by Google

HORTENSE.

Toute sa fortune vient du surintendant, vous ne pouvez lui faire un crime de sa reconnaissance.

PELISSON.

Oh non ! tant de gens l'ont lâchement trahi.

HORTENSE.

Si elle apprenait qu'en son absence, j'ai eu un entretien avec vous, tout serait perdu. Je tremble que nous ne soyons surpris par M. Giraut.

PELISSON.

Un peintre original dont j'ai beaucoup entendu parler dans le monde.

HORTENSE.

Justement; il doit venir travailler ici à un tableau des Tentations de St.-Antoine.

PELISSON.

Sujet digne de son pinceau bizarre.

HORTENSE.

Je crois l'entendre : Pelisson ! éloignez-vous.

Air : *La loterie est la chance.* (Sophie Arnoult.)

Je redoute sa présence,
S'il vous voyait, quel malheur !
Fuyez ; mais, malgré l'absence,
Conservez-moi votre cœur.

PELISSON.

Non, non, jamais pour ma Belle,
Je ne puis être inconstant ;
Quand on est ami fidèle,
On n'est point perfide amant.

EN DUO.

PELISSON.

Oui, j'évite sa présence ;
S'il me voyait, quel malheur !
Je fuis ; mais, malgré l'absence,
Je vous conserve mon cœur.

HORTENSE.

Je redoute sa présence ;
S'il vous voyait, quel malheur !
Fuyez ; mais, malgré l'absence,
Conservez-moi votre cœur.

HORTENSE, *seule.*

Je l'entends à cette porte,
Sortez par ce cabinet

(*Pelisson sort par un cabinet opposé.*)

Digitized by Google

SCENE V.

HORTENSE, GIRAUT, *entrant par la porte du fond. Il est habillé et porte son chevalet, son tableau, sa palette et ses pinceaux.*

GIRAUT, *continuant l'air.*

Un feu divin me transporte,
Posons là mon chevalet.

EN DUO.

Je vous vois, minois aimable,
Vous animez mon pinceau,
Et, si j'avais là mon diable,
Je finirais mon tableau.

HORTENSE.

Je vous trouve fort aimable;
Mais laissez votre pinceau,
Attendez du moins le diable
Pour finir votre tableau.

GIRAUT.

Peut-on faire attendre aussi long-tems pour un misérable modèle un peintre comme Giraut? Madame Robert sera comptable envers la postérité des momens d'inspiration qu'elle me fait perdre.

HORTENSE.

Eh! mais, puisque vous êtes en verve, que ne vous occupez-vous d'autre chose?

GIRAUT.

Pour le moment je n'ai que mon diable dans la tête.

HORTENSE.

Si vous êtes embarrassé de trouver des sujets de tableaux, je puis vous en fournir.

GIRAUT.

Vous, mademoiselle!

HORTENSE.

Air *des Portraits à la mode.*

Peignez-nous Fouquet qu'on retient en prison,
Faites le frémir au nom de trahison,
Pour le consoler placez là Pelisson.
Quel sujet touchant de peinture!

GIRAUT.

D'ici j'apperçois ses protégés anciens,
Je les vois tous finir accablés de ses biens,
D'assurer sa perte ils cherchent les moyens.
Quelle affreuse caricature!

Digitized by Google

HORTENSE.

Offrez aux regards deux époux vertueux,
Qui, long-tems unis, brûlent des mêmes feux,
Un enfant chéri les rendant plus heureux :
D'Hymen c'est la douce peinture.

GIRAUT.

Pour une Laïs l'époux est inconstant,
Pour un freluquet madame en fait autant,
Leur haine bientôt va jusqu'à leur enfant :
D'Hymen c'est la caricature.

HORTENSE.

Peignez-nous Racine obtenant des succès,
Peignez-nous Patru terminant des procès,
Peignez-nous Turenne étonnant les Français.
Quels nobles sujets de peinture !

GIRAUT.

J'apperçois Pradon usurpant un laurier,
J'apperçois Rolet vendant cher son papier,
J'apperçois Thersite affectant l'air guerrier.
Quelle sotte caricature !

HORTENSE.

Eh bien ! faites des caricatures.

GIRAUT.

J'entends madame Robert : vîte à l'ouvrage.

HORTENSE.

Moi, je vous laisse.

GIRAUT.

Air *d'une abeille toujours chérie.*

Restez, si vous voulez me plaire,
Vous animerez mon pinceau ;
Votre présence est nécessaire
Pour doubler l'effet du tableau.
Il faut votre figure aimable,
Vos doux regards et vos appas,
Afin de mieux tenter le diable....

HORTENSE.

Non, cela ne me tente pas.

SCENE VI.

GIRAUT, Mad. ROBERT, PELISSON.

Mad. ROBERT, *à Pelisson qu'on ne voit pas encore.*

Pardon, monsieur ! un moment. (*à Giraut.*) Victoire ! mon cher Giraut, victoire !

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je cherchais partout la laideur,
Rien ne pouvait me satisfaire ;

Digitized by Google

Enfin j'ai trouvé par bonheur
Quelqu'un qui fera votre affaire.
Oui, c'est bien l'homme qu'il vous faut.
A sa figure, à sa tournure
Il ne manque pas un défaut,
Et j'en rends grâce à la nature.

(*A Pelisson.*) Entrez, monsieur, entrez ; un peu de complaisance : ne craignez rien.

PELISSON, *examinant l'appartement.*

Je commence à me rassurer.

GIRAUT.

Saisissons mes pinceaux.

Mad. ROBERT.

Mais, regardez donc ?

GIRAUT, *regardant Pelisson.*

Air : *C'est un sorcier.*

Mon cher monsieur, votre visage
Est un phénomène nouveau ;
En fait de laideur c'est, je gage,
Ce que l'on a vu de plus beau.
Vous m'offrez l'image du diable ;
De plaisir je suis stupefait.
Son portrait
Me paraît
Déjà fait.
Dieux ! quelle tête épouvantable !
Oui, c'est le diable trait pour trait.

Ensemble. à part. { Oh ! qu'il est laid !
Mad. ROBERT.
Oh ! qu'il est laid ! }

PELISSON.

C'est me faire payer un peu cher les intérêts de ma mauvaise mine.

GIRAUT.

Tournez donc un peu la tête de mon côté.

PELISSON.

Si je n'étais accoutumé aux tours que me joue ma physionomie, je pourrais trouver cette avanture assez singulière.

GIRAUT.

Songez, monsieur, que le pinceau de Giraut va faire passer votre figure à la postérité.

PELISSON.

C'est un fort mauvais service que vous rendez à la postérité.

Mad. ROBERT.

Mais où est donc cette petite Hortense ?

Digitized by Google

PELISSON, *à part.*

Hortense va venir.

GIRAUT.

Mais, monsieur, ne tournez donc pas la tête comme une girouette.

Mad. ROBERT.

Hortense!... Cette petite fille là n'a pas le moindre goût pour les beaux arts : elle ne s'apperçoit seulement pas que sa présence est de rigueur, pour jetter de l'ensemble dans ce tableau.

GIRAUT.

C'est ce que je lui ai dit; mais elle craint de voir monsieur.

Mad. ROBERT.

Monsieur est fort aimable; je l'ai rencontré, causant avec madame Dumont, mon amie intime; sans cela, je ne l'aurais pas choisi.

PELISSON.

Flatté de la préférence.

Mad. ROBERT.

Vous serez au moins récompensé de votre complaisance; je veux que ma nièce vous tienne compagnie.

PEEISSON.

Cela ne se refuse pas.

Mad. ROBERT.

N'oubliez pas seulement que je compte sur vous.

PELISSON.

Ah! mon dieu, j'ai pris mon parti.

Mad. ROBERT.

Hortense!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, HORTENSE.

Mad. ROBERT.

Eh! venez donc, mademoiselle?

GIRAUT.

Monsieur, ne vous montrez d'abord que de profil, de peur d'effaroucher mademoiselle; nous l'habituerons insensiblement à votre figure.

Mad. ROBERT.

Allons, Hortense, asseyez-vous là.

HORTENSE, *voyant Pelisson.*

O ciel!

Mad. ROBERT.

Qu'as-tu donc, ma nièce?

Digitized by Google

HORTENSE.

Rien. Je conçois qu'avec monsieur, je n'ai pas été maîtresse de la première impression.

PELISSON.

Eh quoi! mademoiselle, aurais-je le malheur de vous effrayer ?

Mad. ROBERT, *à Hortense.*

Vous le trouvez un peu laid, n'est-ce pas ? Eh bien ! cela vaut encore mieux que d'être un méchant homme comme ce M. Pelisson dont vous raffolez.

PELISSON, *à part.*

Oh! l'aimable tante !

GIRAUT.

Encore un coup de pinceau de travers !

PELISSON.

Il n'en sera que mieux.

Mad. ROBERT.

Je vais savoir si ce M. Pelisson a réussi dans ses affreux desseins. Vous, monsieur Giraut, profitez de la complaisance de monsieur; ne perdez pas un instant, et qu'à mon retour je retrouve ici le diable, vous, ma nièce et mon tableau fini. J'espère que monsieur nous fera l'honneur de dîner avec nous. Si le surintendant est sauvé, comme je n'en doute pas, nous boirons à sa santé de bon cœur.

PELISSON.

Personne n'y boira de meilleur cœur que moi.

Mad. ROBERT.

Air : *Tenez ; moi je suis un bon homme.*

Nous boirons à sa bienfaisance
Qu'on célèbre de toutes parts.

HORTENSE.

Nous boirons à son innocence.

GIRAUT.

A son amour pour les beaux arts.

PELISSON.

Je veux encor boire à la honte
Que vous aurez, amis ingrats!

Mad. ROBERT.

Prenez donc garde, à votre compte,
Ma cave ne suffira pas.

PELISSON.

Je le crains.

Mad. ROBERT.

Vous aimez Fouquet, vous êtes un brave homme; Nous ferons plus ample connaissance; je demanderai des-

Digitized by Google

renseignemens à madame Dumont, et s'ils vous sont favorables, eh bien ! nous verrons. N'eussiez-vous que des qualités et point de fortune, je vous préférerais, je crois que je préférerais le premier venu à l'amant dont ma nièce veut faire son époux.

Air : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Vous n'aurez pas, monsieur Pelisson,
La main de mon aimable Hortense ;
Non, non, jamais dans ma maison,
On ne verra ce monsieur Pelisson.

PELISSON.

Que vous a-t-il fait !

Mad. ROBERT.

Quoi ! ce qu'il m'a fait ?
Ah ! c'est un forfait
Qui demande vengeance.

PELISSON.

Parlez, s'il vous plait,
Quel est ce forfait ?

Mad. ROBERT.

Il a l'impudence
D'accuser Fouquet !

ENSEMBLE.

Vous n'aurez pas, monsieur Pelisson,
La main de mon aimable Hortense ;
Non, non, jamais dans ma maison,
On ne verra ce monsieur Pelisson.

PELISSON.

Contre ce pauvre Pelisson,
Pourquoi crier à la vengeance ?
D'une aussi noire trahison
Peut-on accuser Pelisson ?

HORTENSE.

Ah ! c'est envain qu'à Pelisson
Vous refusez la main d'Hortense :
Vous l'exilez de la maison ;
Mais mon cœur reste à Pelisson.

GIRAUT.

Ne pensons plus à Pelisson,
Mon diable a bien plus d'importance,
Quand le diable est à la maison,
Peut-on penser à Pelisson ?

[*Madame Robert sort.*]

SCÈNE VIII.

PELISSON, HORTENSE, GIRAUT.

GIRAUT.

Allons, monsieur, secondez les vœux d'un disciple de Raphaël.

Digitized by Google

PELISSON.

Eh ! monsieur, pour une figure à Calot, vous ne devez pas songer à Raphaël.

GIRAUT.

Comment donc ! des connaissances ? fort bien. Je suis sûr que vous êtes un homme comme il faut.

PELISSON.

Oui, comme il faut pour votre sujet.

GIRAUT.

N'en soyez pas offensé, monsieur : des gens de la plus haute qualité ont exercé l'art sublime de la peinture.

PELISSON.

C'est vrai, monsieur Giraut ; et nous avons à la Cour un ambassadeur qui s'amuse à peindre.

GIRAUT.

Monsieur veut dire que ce peintre s'amuse à faire l'ambassadeur ?

PELISSON, *à Hortense.*

Le Cher Giraut n'a pas mauvaise opinion de l'art qu'il professe.

GIRAUT.

Je me sens inspiré.

Air *des Tentations de St.-Antoine.*

Monsieur, de ma composition,
Tâchez de saisir l'intention,
Et sur-tout avec attention
Gardez cette position.
Bon.
(*A Hortense.*) Quant à vous, pour tenter le patron,
Ayez l'œil fripon ;
Jeune tendron,
Fixez le donc.

HORTENSE.

Est-ce bien cela ?

GIRAUT, *plaçant Hortense et Pelisson.*

Ouidà, ouidà.
Un peu plus par-là :
Vous y voilà, vous y voilà.
Maintenant, vous, monsieur le démon,
A vos traits pour donner plus de ton,
Allons, mettez-vous en action,
Faites quelque contorsion.

PELISSON.

Non.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pourriez-vous trouver dans l'Enfer
Un plus terrible personnage ?

Digitized by Google

Songez, monsieur, que Lucifer
Serait jaloux de mon visage.
Ah ! pour mon honneur,
En fait de laideur,
N'en demandez pas davantage.

GIRAUT.

Permettez-moi donc seulement, pour que mes têtes contrastent mieux, de vous rapprocher un peu plus de mademoiselle.

Air *du pas redoublé de l'infanterie.*

Dans le monde on voit un barbon
Près de jeune fillette,
Souvent on y voit un Caton
Auprès d'une coquette,
Le sot près d'un savant, ainsi
Ne trouvez pas étrange,
Si je cherche à placer ici
Un diable près d'un ange.

PELISSON.

Je craindrais de faire fuir mademoiselle ; et c'est ce que je redoute le plus.

HORTENSE.

Air *du Vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Vous ne m'inspirez nul effroi,
Monsieur, je vous le jure.
PELISSON.
Si vous parlez de bonne foi,
Cet aveu me rassure.
GIRAUT.
Au lieu de vous complimenter,
Sur Antoine qu'il faut tenter
Qu'un de vos regards tombe.
HORTENSE.
Oui, je comprends votre dessein.
PELISSON.
Moi, je sens qu'à moins d'être saint,
Oui, plus qu'un saint,
Il faut que l'on succombe.

HORTENSE.

Songez donc que vous ne jouez ici que le rôle du diable.

PELISSON.

Je le quitte, et je jure à vos genoux de ne plus jouer désormais que le rôle de l'amant le plus tendre.

GIRAUT.

Allons, voilà mon diable amoureux. Restez dans cette position, je vous en prie ; vous me donnez l'idée d'un tableau. Oui, je veux peindre le triomphe de la beaute.

Digitized by Google

SCENE IX et dernière.

Les Mêmes, Madame ROBERT.

Mad. ROBERT.

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Ah ! grands dieux quel prodige est ceci ?
Un instant je vous laisse,
Et je retrouve le diable ici
Aux genoux de ma nièce.

HORTENSE.

Que direz-vous, quand vous saurez,
Prodige bien plus incroyable !
Que je consens, quand vous voudrez,
A me donner au diable !

Mad. ROBERT.

Un instant ; c'est prendre un peu trop à la lettre ce que j'ai dit d'obligeant à monsieur.

HORTENSE.

Vous lui devez de la reconnaissance, et je me suis chargée d'acquitter votre dette.

Mad. ROBERT.

Dans ce moment, j'en ai une plus sacrée à remplir : je voudrais trouver M. Pelisson pour lui demander excuse des indignes soupçons que j'ai pu former contre lui. C'est un homme d'honneur ; c'est un ami fidèle.

HORTENSE.

Vous commencez donc à le croire, ma tante.

Mad. ROBERT.

Je fais mieux, j'en suis convaincue ; et quand vous saurez ce qu'il a fait, vous penserez comme moi.

GIRAUT.

Y aurait-il là le sujet d'un tableau ? parlez, madame Robert.

Mad. ROBERT.

Vous connaissez comme moi la disgrace du surintendant Fouquet.

HORTENSE.

Parlez, ma tante.

Mad. ROBERT.

Trahi, abandonné par tous ses amis, enfermé dans une prison d'état, Fouquet regardait la recherche de ses papiers comme une des causes assurées de sa ruine totale : s'il avait pu du moins les livrer au feu, il ne redouterait pas tant la rage de ses persécuteurs. Pelisson, son

Digitized by Google

secrétaire, son ami, le confident intime de tous ses projets, de toutes ses idées, Pelisson se déclare hautement son accusateur; il demande à lui être confronté. Ce matin la Bastille est ouverte, et Pelisson paraît devant Fouquet qui, à sa vue, ne peut s'empêcher de répandre des larmes et de s'écrier : et vous aussi, Pelisson ! vous aussi contre moi! Celui-ci n'est point déconcerté; il cite à Fouquet des faits contre lesquels celui-ci se soulève avec une juste indignation..... Oh ! répond Pelisson, dont tout annonçait la colère, vous n'auriez pas la hardiesse de me démentir avec tant d'assurance, si vous ne saviez pas que vos papiers sont brûlés, sont tous brûlés... Ces derniers mots sont un trait rapide de lumière pour Fouquet, il conçoit, il saisit toute l'adresse d'esprit, tout le courage et toute la grandeur d'ame de son secrétaire, et d'un regard il le venge de ses soupçons, et lui rend toute son estime. Enfin Fouquet devra peut-être sa liberté à la générosité de Pelisson: voilà l'homme qui a consenti à passer dans le monde pour un monstre abominable; jugez si j'ai raison de le proclamer le héros de l'amitié.

GIRAUT.

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

Quelle ame noble et délicate!
Il faut loger, c'est mon avis,
Dans la maison du bon Socrate,
Le modèle des vrais amis.

Mad. ROBERT.

Son immortel propriétaire
En rendra grâce à Pelisson,
Car depuis long-tems sa maison
Restait chez nous sans locataire.

PELISSON.

Je ne vois là qu'une action fort simple.

Mad. ROBERT.

Rester fidèle à un ami malheureux, c'est fort simple, j'en conviens, encore cela ne se voit-il pas toujours; mais se couvrir d'opprobre, supporter le mépris des honnêtes gens pour lui être utile, c'est de l'héroïsme, monsieur, de l'héroïsme.

GIRAUT.

Oui, c'est de l'héroïsme, ou je ne m'y connais pas.

PELISSON.

Tout autre en eût fait autant à la place de Pelisson.

Digitized by Google

Mad. ROBERT.

Air *de la Groisée.*

Je vous crus l'ami du malheur
Et l'admirateur du mérite ;
Mais je reconnais mon erreur
Et votre calme enfin m'irrite,
Celui qui pour un trait si grand
Témoigne une froideur extrême,
Ne peut être certainement....

HORTENSE.

Que Pelisson lui-même.

Mad. ROBERT.

Quoi ! monsieur, vous seriez....

PELISSON.

Le diable pour vous, et Pelisson pour tout le monde.

Mad. ROBERT.

Tu as raison, ma nièce ; j'approuve ton amour, et je te charge de prouver à monsieur Pelisson combien nous l'estimons.

PELISSON.

Ah ! si la vertu obtenait toujours un prix si doux, elle serait trop facile.

GIRAUT.

Ah ! mon dieu, monsieur, et ma beauté ! mon diable ! me prêterez-vous encore votre figure ?

PELISSON.

Oui, mon cher Giraut, et j'acheterai votre tableau ; je veux en faire un présent de noce à ma femme ; elle aura son portrait avec le mien.

GIRAUT.

Ce sera un jour un tableau de famille.

VAUDEVILLE.

Air *du Vaudeville du Diable couleur de rose.*

GIRAUT.

Au desir d'épouser Cloris
Le pauvre Floricourt succombe,
La belle dont il est épris
Est douce comme une colombe.
Avant d'engager son destin,
Fillette est douce autant qu'aimable ;
Mais elle perd à l'examen :
Ange la veille de l'hymen,
Dès le lendemain (*bis*) c'est le diable.

Digitized by Google

PELISSON.

Florville est un charmant garçon,
Son humeur est toujours égale;
Voulez-vous lui parler raison!
D'un calembourg il vous régale.
Dépenser pour lui n'est qu'un jeu.
De bal en bal, zéphir aimable,
Il court, il voltige en tout lieu;
Pour tous les danseurs c'est un dieu;
Pour ses créanciers (*bis*) c'est le diable.

Mad. ROBERT.

Partout j'entends chanter l'Amour,
Et ses faveurs et ses délices,
On en rêve la nuit, le jour;
Mais sans songer à ses caprices.
On le divinise souvent,
Quand de chagrins il nous accable;
Il nous blesse en nous caressant.
Comment de ce perfide enfant
Peut-on faire un dieu! (*bis*) c'est le diable.

HORTENSE, *au public.*

Les vaudevilles de Panard
Jadis faisaient un bruit du diable;
Pouvoir l'égaler dans son art,
Chacun le sait, c'est là le diable.
Pourtant aujourd'hui notre auteur
Pour le spectateur fit le diable.
Puisse à son tour le spectateur,
Payant les efforts de l'auteur,
Applaudir ici (*bis*) comme un diable.

20 JUI 63

FIN.

De l'Imp. de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, n.° 32, cour Lanoy et passage de l'Etoile.

Digitized by Google